

NOTES DE LECTURE

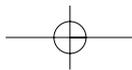
Paul Garde, *Le discours balkanique. Des mots et des hommes*, Paris, Fayard, 2004, 479 p., bibliographie, index thématique, index des auteurs ISBN : 2-213-61704-X

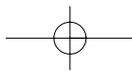
Le parcours intellectuel de Paul Garde vaut d'être rappelé avant que nous examinions son dernier ouvrage ; formé initialement aux lettres classiques, l'A. est ensuite devenu un linguiste renommé dans le domaine des langues slaves ; professeur à l'université d'Aix-en-Provence, il a grandement contribué à faire (enfin !) connaître le structuralisme dans les études slaves en France à travers plusieurs ouvrages qui n'ont pas tardé à devenir d'incontournables classiques du genre ¹. Il n'en a pas pour autant négligé la littérature puisqu'on lui doit aussi une traduction remarquable des poésies de Fiodor Tiouttchev ². Enfin, lors de sa cessation d'activité qui coïncidait avec le déclenchement des guerres fratricides dans l'ex-Yougoslavie, il est devenu, en une reconversion particulièrement réussie, un observateur privilégié et écouté pour tout ce qui concerne cette partie du monde, publiant, allant sur le terrain et inaugurant ainsi une nouvelle tranche de vie dans une carrière déjà bien remplie. Nous allons voir que son dernier ouvrage s'inscrit dans cette thématique nouvelle tout en restant dans la continuité d'un cursus exemplaire de linguiste et de slavisant.

Le titre par lui-même semble annoncer en effet une sorte d'analyse de discours et suggère que dans les Balkans, les mots ne sont jamais innocents ; n'a-t-on pas dit en d'autres circonstances que les mots pouvaient tuer ? L'A. développe ainsi un exposé copieux et solidement charpenté autour de trois parties ; dans la première, « Les concepts fondamentaux » (p. 17-120), il s'attache à définir les termes de « nation », « ethnie », « peuple » dans les différentes cultures nationales européennes ; la seconde partie est intitulée « Les noms nationaux » (p. 123-271) et retrace d'un point de vue critique l'histoire des différents noms des peuples balkaniques ; enfin, la dernière partie traite des « autres noms » (p. 275-417) : toponymie, religions, langues, ancêtres... On voit donc que la démarche est d'aller du général au particulier.

-
1. Les titres les plus marquants sont rappelés en page de garde ; citons, entre autres, son merveilleux opuscule *L'Accent*, Paris, 1968, les deux tomes de sa monumentale *Histoire de l'accentuation slave*, Paris, 1976 et sa *Grammaire russe. Phonologie, morphologie*, Paris, 2^e éd., 1998.
 2. F. Tiouttchev, *Poésies*, trad., préface et notes de Paul Garde, Lausanne, 1987. Voir aussi de Paul Garde le chapitre consacré à Tiouttchev in E. Etkind *et al.* (éd.), *Histoire de la littérature russe. Le XIX^e siècle***, Paris, 2005, p. 492-514.

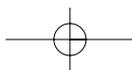
Slavica occitania, Toulouse, 20, 2005, p. 417-420.





Si nous suivons cet itinéraire, nous relevons que l'A. commence par opérer une saine réflexion onomasiologique sur les concepts et les mots en s'adressant en priorité à un lecteur occidental et plus particulièrement français ; il retrace ainsi les avatars de la notion de Balkans, aux frontières floues, pour rappeler ensuite que l'Europe est partagée entre deux notions contradictoires de la nation ; à l'Ouest, en France en particulier, une notion « civique » basée sur le *Contrat social*, placée sous le règne de la Raison, qui fait abstraction de toute particularité religieuse, linguistique ou ethnique au niveau du citoyen ; à l'Est, une conception « ethnique » née en Allemagne avec Fichte à l'époque du Romantisme³ ; l'A. relève qu'il n'est pas indifférent que la première conception soit née sur la façade atlantique de notre continent dans des pays constitués de longue date en États alors que l'Europe centrale et orientale, morcelée ou dominée par les grands empires centraux, était encore loin d'en être là au XIX^e siècle : « Si, au moment où apparaît la conscience de ce que nous appelons "nation" [...] il y a déjà un État moderne, nous avons la nation civique. Dans le cas contraire, si la conscience de la nation précède la constitution de l'État, c'est la nation ethnique qui l'emporte. » (p. 41) Et l'A. d'insister longuement sur la nécessité de tenir compte de la conception « ethnique », d'accepter cet « authentique sentiment d'identité nationale » (p. 51) comme un élément incontournable du réel, un produit de l'histoire, sauf à se condamner à une incompréhension et une intolérance typiquement hexagonales quand on est confronté au monde balkanique : « Si un Français finit par comprendre ce que les Balkaniques, ou d'autres peuples d'Europe continentale, entendent par *nationalité*, il passe souvent de l'étonnement à l'indignation. Il pense que le modèle civique qui est le sien est le seul acceptable, et que toute mention d'une identité autre que l'appartenance étatique est coupable. » (p. 46) L'A. rappelle néanmoins que les deux conceptions se rejoignent en établissant dans l'espace des territoires exclusifs. À partir de là, il s'interroge en linguiste et en historien sur les expressions linguistiques de ces notions de « peuple », de « nation », de « pays », d'« ethnique », de « race », d'« État », de « nationalité », leurs différentes instrumentalisation ; cette réflexion l'amène, entre autre, à suggérer que tous les malheurs de l'ex-Yougoslavie proviennent peut-être du « compromis parfaitement illogique » entre système soviétique et héritage monarchique des nationalités qu'on y avait établi puisque la hiérarchie des différents peuples constitutifs de la fédération perpétuait celle établie à l'époque de la monarchie. Toute la démarche de l'A. est donc de relativiser les choses, hors de tout parti-pris ou simplification abusive, l'essentiel demeurant pour lui le sentiment nationalitaire des intéressés ; il ne se fait pas faute d'ailleurs de rappeler que dans les périodes de crise le nationalisme « civique » peut se montrer aussi excessif que dans les traditions « ethniques⁴ ».

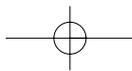
-
3. Cette opposition continue de se manifester à de multiples niveaux, celui du droit de la nationalité par exemple : au *jus soli* français s'oppose le *jus sanguis* germanique...
 4. Il nous vient ici à l'esprit deux anecdotes qui ont fait fortune en leur temps : pendant la Grande Guerre, les saucisses « de Francfort » rebaptisées en France saucisses « de Strasbourg », ou les excès de la purification linguistique en Alsace en 1945 illustrés par le fonctionnaire trop zélé qui avait rebaptisé « rue du Veau » une venelle qui tenait en fait son nom d'un innocent notable du cru ayant pour patronyme « Kalb »...



Comme nous l'avons annoncé, la seconde partie s'interroge sur les noms des différentes nations. L'A. le fait systématiquement et de manière érudite, peuple par peuple, en commençant par les non-Slaves avant de s'attarder sur les Slaves proprement dits. Des développements préliminaires précisent bien cependant l'interprétation qu'il faut faire de toutes ces querelles et revendications autour du « nom » ; des formules qui nous interpellent telles que « le culte du nom » (p. 123, titre du chapitre 8) ou « la sacralisation du nom » (p. 131) montrent bien qu'ici on quitte le domaine du rationnel, quelle que soit l'argumentation retenue ; il s'agit d'incantations qui nous font entrer de plain-pied dans un univers magique où les mots l'emportent sur le réel et qui nous rappellent que les Balkans furent la terre d'élection de l'hésychasme et que le mot a été au centre de toute une réflexion philosophique en Europe orientale (Potebnia, Alexandre Losev, Gustave Chpet...). Le problème est que ces actes de parole une fois posés peuvent influencer sur la réalité, l'orienter, selon un processus typiquement dialectique. Ces principes une fois posés, l'exposé se développe en suivant pour chaque nation un ordre signifiant-signifié, à la fois en synchronie et en diachronie. On appréciera la place importante réservée dans chaque cas de figure aux minorités, qu'elles soient religieuses, linguistiques ou ethniques et on peut affirmer que l'exposé est absolument exhaustif ; c'est ainsi que le chapitre 9 consacré aux Grecs (p. 135-146) définis par leur identité linguistique et orthodoxe prend garde de ne pas oublier ce que l'A. appelle « les marges » (p. 138), même si les populations concernées sont « dix ou cent fois moins nombreuses » que la majorité (*ibid.*). Sont ainsi évoqués les hellénophones catholiques des îles, legs de l'occupation vénitienne, ou les protestants de Patras, ou les turcophones musulmans demeurés en Thrace, auxquels s'ajoutent les Pomaks, musulmans assimilés aux Turcs bien qu'ils soient de langue bulgare. Le chapitre se termine par l'évocation des Grecs d'Albanie, seuls Grecs à se réclamer désormais comme tels dans les Balkans hors de la mère patrie. À chaque fois, l'A. fait l'historique de chaque groupe ethnique envisagé avant de le replacer dans la réalité actuelle. Cet exemple des Grecs permet de donner une idée de l'ensemble de cette partie, certainement la plus significative et la plus documentée de l'ouvrage.

La dernière partie est centrée sur les problèmes de toponymie autour de quelques notions-clés telles que les régions, les villes, les religions, les noms de personnes, les langues, pour finir avec les « ancêtres » (p. 387-413). On est là dans le domaine de la contestation permanente, de la « manipulation par le langage » (p. 332), de l'appropriation par le nom de l'histoire, du topos, avec des changements incessants à vous donner le tournis (voir par exemple la pluralité des noms ethniques pour certaines villes comme *Ljubljana* en slovène = *Laibach* en allemand = *Lubiana* en italien...) ; le communisme n'a pas arrangé les choses en débaptisant souvent des toponymes qui ne retrouvent que peu à peu leur forme traditionnelle (voir « les noms titistes », p. 326-327)⁵. Le slavisant s'amusera à retrouver au chapitre consacré aux noms des langues la vieille et vaine querelle sur le nom du latin des Slaves : « vieux slave » ou « vieux bulgare » ou sur le terme même de « macédonien », pomme de discorde entre Bulgares et Macédoniens. Quelle que soit l'imagination déployée dans les argumentaires en tout genre, la conclusion de l'A. est sans appel, qui rappelle « l'inanité des critères proprement linguistiques dans des débats de ce genre » (p. 364)

5. On a vu le même processus à l'œuvre en Russie à l'époque de la perestroïka.



Au terme de ce parcours, on ne peut qu'être sensible à la parfaite honnêteté intellectuelle dont fait preuve l'A., au risque de s'attirer des inimitiés dans des régions où autocritique et tolérance demeurent des notions exotiques ; on note en effet que pour chaque point de controverse on s'est fait un devoir d'exposer les arguments *pro* et *contra* des parties en présence, quitte ensuite à proposer une solution moyenne et fondée autant sur le bon sens que sur la littérature scientifique, sans pour autant minimiser le pouvoir terrifiant des mots. Paul Garde fait preuve ici de remarquables dons pédagogiques pour faire entrer le lecteur francophone dans un univers qui lui est peu familier et où il demeure prisonnier de tous les a priori légués par l'histoire ⁶. L'A. invite ce lecteur à sortir de son « enfermement hexagonal » (p. 57), à relativiser ses prétentions à prôner des valeurs présentées comme universelles mais qui, bien souvent, ne se révèlent adaptées qu'à la réalité française. En dépit de la modestie de l'A. qui prétend n'avoir écrit là qu'un simple « essai » (p. 12), ce sont aussi bien le simple curieux que le spécialiste qui disposent désormais en langue française d'une somme encyclopédique, d'un authentique ouvrage de référence sur les peuples des Balkans où les différentes approches (linguistique, géographique, historique, sociologique, idéologique...) se croisent, se complètent et se fécondent mutuellement. L'exposé brille par sa clarté, sa simplicité, son brio souvent nourri de réflexions personnelles, d'anecdotes vécues ⁷. À l'arrivée, le résultat est passionnant, aussi bien dans le détail de toutes ces multiples mises au point que dans le parcours d'ensemble qui nous invite à la compréhension mutuelle, à la prise en compte de la complexité et de la relativité du réel et, en fin de compte, à l'acceptation de l'Autre. Soulignons encore la qualité de la bibliographie qui est d'une extrême richesse, ne négligeant ni les ouvrages anciens qui ont fondé les doxias du passé ni les publications les plus récentes ; peu d'ouvrages auront ici échappé à l'attention de l'A. Relevons aussi qu'il n'y a pratiquement pas d'erreurs matérielles, l'A. ayant poussé la conscience professionnelle jusqu'à corriger dans des errata la confusion introduite par l'éditeur entre *musulmans* (religion) et *Musulmans* (*de Bosnie*) (nationalité) ; nous avons uniquement relevé dans la carte figurant p. 140 une interversion dans la localisation des populations grecques d'Albanie et des anciennes zones de population slave en Grèce ; on appréciera la quinzaine de cartes, absolument nécessaires vue l'importance du topos dans la construction identitaire balkanique ; le lexique où l'A. a encore pris soin de notre confort de lecteur en signalant les noms de personne par l'usage des capitales n'est pas moins utile.

Bref, un ouvrage d'importance, aussi bien pour notre information que pour notre hygiène intellectuelle.

*Roger Comtet,
Université de Toulouse-Le Mirail,
département de slavistique - CRIMS (LLA)*

-
6. Citons entre autres le serbophilisme et le serbo-centrisme qui ont longtemps dominé dans l'opinion française, à partir des souvenirs des combats communs de la Grande Guerre que les associations d'anciens combattants de l'Armée d'Orient entretenaient soigneusement.
7. « J'ai fréquenté assidûment cette partie de l'Europe presque chaque année depuis cinquante ans. » (p. 10)

